
Denis BOUSCH, Thérèse ROBIN, Élisabeth ROTHMUND et
Sylvie TOSKER-ANGOT (dir.), *Héritage, transmission,
enseignement dans l'espace germanique*

Presses universitaires de Rennes, 2014

Monique Mombert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/Allemagne/490>

DOI : 10.4000/Allemagne.490

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 26 juin 2015

Pagination : 259-261

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Monique Mombert, « Denis BOUSCH, Thérèse ROBIN, Élisabeth ROTHMUND et Sylvie TOSKER-ANGOT (dir.), *Héritage, transmission, enseignement dans l'espace germanique* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 47-1 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 22 mai 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/Allemagne/490> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/Allemagne.490>

Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande

réconciliation, sur ses degrés et ses formes. Birgit Schwelling et les auteurs qu'elle a ici rassemblés offrent au lecteur un voyage extrêmement stimulant à travers la polysémie de la notion, déclinée sur plus d'un siècle et dans des aires géographiques très diverses. À n'en pas douter, c'est un des ouvrages majeurs sur la question de la réconciliation.

Corine DEFRANCE

Denis BOUSCH, Thérèse ROBIN, Élisabeth ROTHMUND et Sylvie TOSKER-ANGOT (dir.), Héritage, transmission, enseignement dans l'espace germanique, Presses universitaires de Rennes, 2014, 247 p.

Le champ de l'éducation, un thème majeur de la culture allemande, impose, pour rendre compte des rapports étroits entre formation, pédagogie, contenus et formes du savoir, une démarche pluridisciplinaire et une perspective longue qui en outre n'ignore pas le rôle du système éducatif dans la fondation d'un espace national. Pour traiter de la pensée éducative allemande par le biais des notions d'héritage, de transmission et d'enseignement, le présent ouvrage, issu des travaux du 46^e congrès de l'Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES) en juin 2013, fait appel aux approches diverses constitutives de la germanistique française, qui éclairent les aspects historiques, littéraires, linguistiques et didactiques de la thématique dans une succession chronologique.

Les 18 contributions retenues sont réparties en trois parties, dont la première illustre le rôle central des Lumières allemandes dans les réflexions sur les questions d'éducation entre la fin du xviii^e et le début du xx^e siècle. Mathilde Lerenard et Pauline Pujo centrent leur propos sur l'éducation du « citoyen monarchique ». La première étudie le concept de Bürgerschule chez le pédagogue Friedrich Gedike (1754-1803), la seconde la politisation du discours historique dont les contenus sont « re-sémantisés » à la fin du xviii^e siècle. Du fait de l'accent mis sur la moralisation des nouvelles couches bourgeoises par la formation aux vertus politiques, ces deux articles offrent des éléments de réflexion sur le « citoyen » prussien d'avant 1800, préparé à un rôle nouveau dans l'État. Deux modèles, le préceptorat et l'enseignement public, s'opposent dans l'article d'Aline Le Berre consacré à la pièce de J.M.R. Lenz (1751-1792), Le Précepteur (1774). Si le préceptorat est condamné comme « tare sociale », l'enseignement public n'est pas présenté comme un idéal. La contestation sociale du Sturm und Drang rejoint ici le pessimisme foncier de Lenz, dont l'idéal humain, incarné par le noble éclairé, ne pouvait se réaliser dans un système, quel qu'il fût. Les principes hérités des Lumières sont encore dans le camp de la modernité au tournant du xix^e et du xx^e siècle, comme le montre Anne Lamblin dans l'article sur le philosophe néo-kantien Paul Natorp, inventeur de la « pédagogie sociale » et partisan d'une éducation garantie par l'État, facteur d'unité nationale, gratuite et mixte.

La deuxième partie est consacrée à « l'instrumentalisation politique et idéologique de l'enseignement » et fait place également à des « exemples de résistance au formatage au sein de l'université ». Le cas de l'enseignement du fait colonial⁽¹⁾ destiné à renforcer le sentiment national dans l'Allemagne wilhelminienne est étudié par Clémence Andréys à la lumière du discours officiel, ainsi que de manuels d'histoire et de géographie. Autre instrument de l'idéologie coloniale au service du sentiment national, la littérature de jeunesse,

1 La Revue d'Allemagne a publié un dossier « Pensée et politique coloniales » dans le numéro 4 (2006).

dont Sandie Attia analyse les stratégies à propos du roman *Monika fährt nach Madagaskar* (1931), de Max Mezger (1876-1931). Réédité jusque dans les années 1960, ce roman pour adolescentes, accompagné d'une importante documentation, met en scène le voyage jusqu'à ce qui était alors une colonie française d'une fillette d'une dizaine d'années et son expérience de la vie sur l'île. La question de l'éducation est centrale : pédagogie active dans l'esprit de la réforme pédagogique, apprentissage par l'observation et la découverte. La transmission de savoirs se double d'un message idéologique, dont S. Attia souligne les ambiguïtés. Lionel Picard s'interroge sur le statut controversé de la Ostkunde dans l'enseignement, que les associations d'expulsés, les Allemands des Sudètes en particulier, soutenus par des institutions bavaroises, cherchent à ériger en discipline scolaire à part entière dans les premières années de la RFA. Face à leur activisme, dont n'est pas absent un objectif de révisionnisme territorial, l'attitude de la Conférence permanente des ministres de l'Éducation des Länder est ambiguë ; si elle se prononce en 1956 contre la demande d'en faire une discipline particulière et écarte l'idée de politiser cet enseignement, elle lui donne pour objectif de « développer la conscience de l'unité allemande ». C'est dans les années 1960 que la Ostkunde amorçe son déclin, suscité par une prise de distance générale face à son idéologie et au passé de ses promoteurs. Lorsqu'en 1972, les négociations germano-polonaises achoppent sur les programmes scolaires de la RFA, une commission binationale est mise en place, dont les travaux aboutissent à la préparation d'un manuel d'histoire germano-polonais qui devrait paraître en 2015. Aujourd'hui, la réflexion porte sur une Osteuropakunde vidée, selon L. Picard, de toute ambition politique.

C'est aux discours des juristes dans les débuts de la République de Weimar, principalement des professeurs de droit, que s'intéresse Nathalie Le Bouédec. Elle met en lumière l'hostilité d'une majorité de juristes face au problème fondamental de l'adaptation des institutions à la république démocratique. « Dans une Allemagne républicaine et démocratique, la justice ne peut être que d'esprit démocratique et républicain », estimaient les promoteurs d'une « réforme du juriste », au nombre desquels Gustav Radbruch (1878-1949, spécialiste de philosophie du droit et de droit pénal, député SPD au Reichstag de 1920 à 1924 et deux fois ministre de la Justice dans cette période). L'objectif de favoriser l'émergence d'un nouveau type de juriste impliquait une évolution de la formation, ouverte sur d'autres disciplines et faisant davantage de place à la pratique. La réforme des études de droit par le ministère de la Culture de Prusse en 1930 allait susciter une opposition virulente de la part des universitaires. Dans une attitude de revendication conservatrice, certains en appellent à un « front commun » des juges et des universitaires, les uns luttant pour la défense de leur indépendance, les autres pour la liberté d'enseignement et de la science.

Contemporains de ces tentatives de réforme du droit, les débuts comme discipline universitaire de l'économie d'entreprise, Betriebswirtschaftslehre (BWL), allaient d'abord susciter des réticences parmi les universitaires, pour devenir un demi-siècle plus tard une discipline de masse. En retraçant l'origine de cet enseignement dans les écoles supérieures de commerce, Ulrike Stroeder montre comment celles-ci cherchent à se conformer au modèle de l'université, en particulier en ce qui concerne la liberté académique et la recherche, alors qu'en l'absence d'une « science commerciale », dont l'émergence aboutit dans les années 1920, elles sont d'abord contraintes de faire appel à des disciplines universitaires pour légitimer leur enseignement. Quand à partir des années 1980, les effectifs d'étudiants en BWL explosent, que « l'économie a pénétré les discours et est devenue une priorité politique », ces efforts de normalisation scientifique semblent oubliés, car les nouveaux cursus de BWL se consacrent « davantage à la transmission d'outils que d'une formation de l'esprit selon le concept humboldtien ».

Consacrée à la transmission des héritages philosophiques, littéraires et linguistiques, la troisième partie s'ouvre sur un article de Sylvaine Gourdain, qui analyse le dialogue de Martin Heidegger avec les penseurs de la tradition, notamment de la tradition métaphysique. À partir du concept de *Destruktion*, non pas « destruction » mais « déconstruction », elle montre comment il s'agit pour Heidegger de « tenter de percevoir la vérité qui

se manifeste à travers chaque texte », afin d'y retrouver les interrogations fondamentales de la philosophie. Katja Schubert, s'interrogeant sur « l'avenir d'Auschwitz dans la littérature », critique l'évolution de l'historiographie du génocide des juifs d'Europe, qui aboutit à faire de la Shoah une sorte d'icône négative de l'époque. À l'inverse de cette tendance, elle met en évidence, dans les textes littéraires qu'elle convoque, un processus de création « où se croisent l'interprétation, la transformation, le vécu historique et la question de l'être humain, de l'être au monde ». Ne se laissant pas réduire à des témoignages de déportés renvoyant à une mémoire figée, ces textes revendiquent le droit à la fiction, à l'exemple d'Imre Kertész dans son Journal : « Je conçois qu'il soit difficile de comprendre que j'ai un Buchenwald imaginaire qui ne correspond pas à la réalité ».

Les articles suivants concernent l'enseignement en France. Ingeborg Rabenstein-Michel analyse les Instructions officielles pour le collège et le lycée des années 2005 à 2010 pour cerner les attentes de l'institution concernant la transmission de l'héritage littéraire dans l'enseignement de l'allemand en France. Si la dimension culturelle de cet enseignement est constamment affirmée, l'analyse des manuels en usage et l'enquête auprès des enseignants montrent qu'en l'absence d'un schéma cohérent, les textes servent en général de support pour des exercices de langue ou des thématiques civilisationnelles. La transmission du patrimoine littéraire allemand aux élèves de l'enseignement secondaire reste donc un objectif, mais faute d'un socle commun et d'une définition des termes dans les documents officiels, il est difficile à atteindre. La transmission du savoir linguistique fait l'objet des trois articles qui ferment le volume. Irtraud Behr et Anne Larrory, qui traitent de la notion de prédicat, mettent en évidence les particularités de la linguistique germanistique française, dont les sources sont actuellement peu enseignées. Michel Lefèvre et Thérèse Robin démontrent, à l'occasion de leur étude de la préposition *bei*, combien l'histoire est indispensable pour comprendre les emplois actuels et anciens de la préposition, pointant à leur tour que « le savoir linguistique du passé des langues germaniques n'est en France quasiment plus enseigné ». Le dernier article a une dimension pratique et expérimentale : Vincent Balnat et Antje Gualberto-Schneider présentent les objectifs et l'ébauche d'un précis grammatical contrastif DaF-FLE. Conçu par une équipe de linguistes de l'université de Strasbourg et destiné à des publics germanophones et francophones dont il s'agit de pallier les difficultés d'apprentissage, ce précis propose une description croisée des faits de langue. À titre d'exemple, le chapitre sur le choix de l'auxiliaire dans la formation des temps verbaux composés est présenté plus en détail.

De l'accent mis sur la formation du « citoyen monarchique » à la fin du *xvii^e* siècle au constat final de la discontinuité dans la transmission du savoir et des méthodes de pensée, la palette des thèmes abordés dans ce volume renvoie le lecteur à la question, posée par les éditeurs dans leur avant-propos et soumise à une réactualisation permanente, de l'articulation entre recherche et enseignement et des « interrogations sur les finalités et débouchés des cursus universitaires ». Souhaitons à ce volume qu'il devienne lui-même un vecteur de transmission des savoirs élaborés par la germanistique française.

Monique MOMBERT

Fritz von UNRUH, *Le Chemin du sacrifice*, traduction de M. Rémon et préface de N. Beaupré, Strasbourg, *La Dernière goutte*, 2014, 240 p.

Depuis deux ans au moins, l'approche puis la célébration du Centenaire de la Première Guerre mondiale ont permis de découvrir ou de redécouvrir de nombreux témoignages d'acteurs directs et indirects du conflit par le biais de premières éditions, de rééditions voire d'éditions augmentées et commentées. Soldats de tous ordres, politiques, soignants,